

L E T T R E

DE

N. T. S. P. Le Pape Léon XIII

AUX CARDINAUX FRANÇAIS

LEON XIII, PAPE

Nos très chers Fils,

Notre consolation a été grande en recevant la lettre par laquelle vous adhérez, d'un concert unanime, à tout l'épiscopat français, à Notre Encyclique. Au milieu des sollicitudes, et Nous rendiez grâces de l'avoir publiée, protestant, avec les plus nobles accents, de l'union intime qui relie les évêques de France et en particulier les cardinaux de la sainte Eglise au Siège de Pierre.

Cette Encyclique a déjà fait beaucoup de bien, et elle en fera. Nous l'espérons, davantage encore, malgré les attaques auxquelles elle s'est vue en butte de la part d'hommes passionnés, attaques contre lesquelles, du reste, Nous aimons à le dire, elle a trouvé aussi de vaillants défenseurs.

Les attaques, Nous les avions prévues. Partout où l'agitait-on des partis politiques romue profondément les esprits, comme il arrive maintenant en France, il est difficile que tous rendent de suite à la vérité cette pleine justice qui est pour tout son droit. Mais fallait-il pour cela Nous taire ? Quoi ! la France souffre, et Nous n'aurions pas ressenti jusqu'au fond de l'âme les douleurs de cette fille aimée de l'Eglise ? La France qui s'est acquise le titre de nation très chrétienne et s'entend pour rien l'avouer, se débat au milieu des rigueurs, contre la violence de ceux qui voudraient la déchirer et la rabaisser en face de tous les peuples ; et Nous aurions omis de faire appel aux catholiques, à tous les Français pour leur servir à leur patrie cette foi sainte qui en fit la grandeur dans l'histoire ? A Dieu ne plaise.

Or, Nous le constatons mieux de jour en jour ; dans la poursuite de ce résultat, l'action des hommes de bien était nécessairement paralysée par la division de leurs forces. De là ce que nous avons dit et redisons à tous : " Plus de partis entre vous, au contraire, union complète pour soutenir de concert ce qui prime tout avantage terrestre : la religion, la cause de Jésus-Christ. En ce point comme en tout, cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît."

Cette idée-mère qui domine toute Notre Encyclique, n'a pas échappé aux ennemis de la religion catholique. Nous pourrions dire qu'ils ont été les plus clairvoyants à en saisir le sens, à en mesurer la portée pratique. Aussi, depuis la dite Encyclique, vraie messagère de paix pour tout homme de bonne volonté, qu'en en considèrent-ils l'ond ou la forme, ces hommes de parti ont redoublé d'acharnement impie. Divers faits déplorables récemment arrivés, qui ont attristé les catholiques et même, Nous le savons, nombre d'hommes peu suspects de partialité avec l'Eglise, ont été là pour le prouver. On a vu clairement qu'ils veulent aboutir les organisateurs de ce vaste complot, contre Nous l'appelons dans Notre Encyclique, formé pour anéantir en France le christianisme.

Ces hommes donc, saisis par leur venir à leurs fins, les moindres prétextes et sachant au besoin les faire surgir, ont profité de certains incidents qu'on d'autre temps ils auraient jugés inoffensifs, pour donner champ libre à leurs récriminations ; montrant par là leur parti pris de sacrifier à leurs passions anti-religieuses l'intérêt général de la nation, dans ce qu'il a de plus digne de respect.

En face de ces tendances, en face des

maux qui en découlent, au grand préjudice de l'Eglise de France, et qui vont s'aggravant de jour en jour, notre silence ne s'est rendu coupable devant Dieu et devant les hommes. Il eût semblé que vous contempliers d'un oeil impassible les souffrances de Nos fils, les catholiques français. On eût insinué que Nous jugions dignes d'approbation, ou pour le moins de tolérance, les ruines religieuses, morales, civiles, amoncelées par la tyrannie des doctrines antichrétiennes.

On nous eût reproché de laisser dépourvus de direction et d'appui tous ces Français courageux qui, dans les présentes tribulations, ont plus que jamais besoin d'être fortifiés. Nous devions surtout des encouragements au clergé, auquel on voudrait contre la nature de sa vocation imposer silence dans l'exercice même de son ministère, alors qu'il prêche selon l'Evangile la fidélité aux devoirs chrétiens et sociaux. Du reste, n'est-ce pas tous jours pour Nous une obligation pressante de parler, quoi qu'il en advienne, dès qu'il s'agit d'affirmer Notre droit divin d'enseigner, d'exhorter, d'avertir, en face de ceux qui, sous prétexte de distinction entre la religion et la politique, prétendent en circonscrire l'universalité ?

Voilà ce qui nous a déterminé de Notre entière initiative et en pleine connaissance de cause, à élever la voix ; et nous ne cessons de l'élever chaque fois que nous le jugeons opportun. Les l'espérer que la vérité luit par sa frayer nous chemin jusque dans les cœurs qui lui résistent, peut-être avec un reste de bonne foi. Et comme le mal que Nous signalons, loin de se limiter aux catholiques, atteint tous les hommes de sens et de droiture, c'est à eux aussi que Nous adressons Notre Encyclique, pour que tous se hâtent d'arrêter la France sur la pente qui la mène aux abîmes. Or, les efforts deviendraient radicalement stériles, s'il menaçait aux forces conservatrices l'unité et la concorde dans la poursuite du but final, c'est-à-dire la conservation de la religion, puisque là doit tendre tout homme honnête, tout ami sincère de la société : Notre Encyclique l'a amplement démontré.

Mais le but une fois précisé, le besoin d'union pour l'atteindre nous s'admet, quels seront les moyens d'assurer cette union ?

Nous l'avons également expliqué et Nous tenons à la redire, pour que personne ne se méprenne sur Notre enseignement : un de ces moyens est d'accepter sans arrière-pensée, avec cette loyauté parfaite qui convient au chrétien, le pouvoir civil dans la forme ou, de fait, il existe. Ainsi fait accepter, en France, le premier Empire, au lendemain d'une et froyable et sanglante anarchie ; ainsi furent acceptés les autres pouvoirs, soit monarchiques soit républicains, qui se succédèrent jusqu'à nos jours.

Et la raison de cette acceptation, c'est que le bien commun de la société l'emporte sur tout autre intérêt, car il est le principe créateur, il est l'élément conservateur de la société humaine ; d'où il suit que tout vrai citoyen doit le vouloir et le procurer, à tout prix. Or, de cette nécessité d'assurer le bien commun dérive, comme de la source propre et immédiate, la nécessité d'un pouvoir civil qui, s'orientant vers le but suprême et dirige sagement et constamment les volontés multiples des sujets, groupés en faisceau dans sa main. Lors donc que, dans une société, il existe un pouvoir constitué et mis à l'œuvre, l'intérêt commun se trouve lié à ce pouvoir, et l'on doit, pour cette raison, l'accepter tel qu'il est. C'est pour ces motifs et dans ce sens que Nous avons dit aux catholiques français : Acceptez la République, c'est-à-dire le pouvoir constitué et existant parmi vous : respectez-le ; soyez-lui soumis comme respectant le pouvoir venu de Dieu.

(A continuer.)

L'IMPOSTEUR

IX

Alors, se jetant de nouveau à ses genoux, dans un débordement de larmes, il dit tout son passé : son ambition, le naufrage, le vol, son mariage, son départ d'Athènes. En l'écoutant, Anne-Marie joignait les mains, ses lèvres frémissaient et une expression d'indicible douleur passa dans ses yeux quand elle balbutia enfin :

— Quoi ? tu as volé, toi..... tu as trompé cette jeune femme ! Malheureux enfant !

Il pleurait.

— Oui, mère. j'ai fait cela et par ambition et par amour. Mais si vous pouviez savoir à quel point je me repens. J'ai eu tant de désespoir que j'ai voulu mourir, que j'ai mis le canon d'une arme contre ma tempe ; si cette jeune femme tant aimée ne me l'avait défendu, il y a longtemps que j'aurais cessé de vivre.

La mère chrétienne joignait les mains avec épouvante.

— O Jésus ! Jésus Sauveur ! tu voulais te détruire. Et ton âme, tu l'aurais oubliée..... Tu serais mort dans l'impénitence ?

Puis, suffoquée par l'émotion, elle se prit à sangloter.

— Yves baissait le front.

— Est-ce que, vous serez inextinguible, reprit-il d'une voix angoissée. Est-ce que, vous aussi, vous ne me pardonneriez pas ?

La Bretonne le considéra avec une tendresse profonde ; et, de ses lèvres, tombèrent ces mots si sublimes dans leur simplicité :

— Je suis ta mère !

Les heures s'écoulaient sans qu'ils en eussent conscience. Yves se confessait à la plus miséricordieuse de toutes les tendresses, et la Bretonne sentait entrer en elle une joie céleste à la pensée de disputer l'âme de son enfant aux doutes et aux ténèbres. Si un jour elle parvenait à la faire renaitre à la lumière, revivre à l'espérance ! Pourquoi désespérer ? Dieu n'a-t-il pas affirmé qu'il y a plus de joie au ciel pour le visage en larmes d'un pêcheur repentant, que pour la robe blanche de cent justes.

La nuit était compète, le feu s'éteignait Anne-Marie jeta dans l'âtre une brassée d'ajoncs ; ensuite elle posa sur la table de chêne noirci par les années, une petite lampe de cuivre, puis quelques galettes de blé noir. Elle s'approcha de son fils, et, passant doucement la main sur ses cheveux :

— Tu dois avoir faim. Tu es faible. Je suis sûre que tu n'as rien pris depuis ce matin ?

Il était à jeun, en effet, depuis de longues heures, et ses forces étaient prêtes à le trahir. Il eut un pâle sourire pour le frugal repas.

— Ah ! dit-il, qu'elle sera bonne cette galette durcie trempée dans ce lait, puisque vous l'avez assaisonnée du pardon et de tendres paroles.

Puis, il ajouta avec un cri de vérité :

— Si vous saviez, ma mère, quel pain j'ai mangé depuis des mois..... Depuis que j'ai eu conscience de

mon indignité, qu'il est amer le pain que donne l'argent volé. Ah ! si l'on prévoyait ce que fait naître de tortures une mauvaise action, on s'arrêterait terrifié.

Sa mère lui mettait, sur son assiette de faïence bariolée, une galette grossière.

Mange sans remords ; ceci n'est le bien d personne. Ne perds pas courage. Puisque tu as du repentir, Dieu te pardonnera d'avoir été faible devant la tentation. Prends bon espoir.

Il s'efforçait de goûter à la pâte de blé noir ; mais, quoiqu'il fût très faim, il mangeait avec effort.

Bientôt ils quittèrent la table. Assis au coin de l'âtre, ils reprirent leur causerie.

— Il se fait tard, dit enfin la Bretonne ; entends-tu sonner neuf heures ?

La cloche, en effet, envoyait, à travers la lande, ses coups réguliers et mélancoliques. Le bruit du battant frappant sur l'airain se mêlait au grand vent de l'arrière-automne. Yves se leva. Alors, de la main, sa mère lui montra le crucifix de cuivre sur lequel, tant de fois, elle avait levé son pieux et honnête regard. Ce Christ était toujours à la place accoutumée, surmontant un bénitier. La coquille n'était point vide et desséchée, soir et matin des doigts pieux lui demandaient l'eau qui combat les tentations et chasse les mauvais rêves. Anne-Marie tendit le bras bénit à son fils. Yves fléchit le genou devant l'image sainte, et retrouva, dans sa mémoire, la prière de son enfance. Il se releva moins accablé et, dans le lit clos où il avait dormi jadis, il put fermer les yeux et reposer quelques heures.

Au matin, le vent avait cessé. Yves se leva, et s'approchant de la fenêtre, il aperçut à perte de vue, la lande aride. Pourtant, il trouva du charme à ce pays triste. Il écouta l'Océan qui bruissait et la flèche de granit qui terminait le clocher à jour de l'église, là-bas, au loin, du côté des champs d'ajoncs. Un voile de vapeurs gris perle couvrait le ciel tout entier, et des oiseaux de mer planaient sur cette solitude avec de lents battements d'ailes. Très doucement Anne-Marie, qui, déjà, avait mis en bon ordre les meubles primitifs, s'approcha de son fils et le regarda, profondément émue. Elle retrouvait dans ce visage, à l'expression hautaine, les traits de l'enfant et de l'adolescent. C'était bien le large front et le beau regard qu'elle connaissait.

— S'il souriait, songeait-elle, je reverrais le joli pli que formaient ses lèvres... mais il ne sourira plus jamais ; il a été trop coupable et il a trop souffert.

Et tout à coup elle lui dit :

— Mais, malheureux enfant, tu ne peux ainsi rester chargé de ton péché, rester l'ennemi de Dieu. Veux-tu venir avec moi à l'église de Saint-Pierre de Quiberon, là où tu as été baptisé. Ah ! prends confiance, prends confiance. Tu n'as pas oublié le proverbe breton que répètent nos anciens : "L'innocence, c'est la goutte d'eau ; le repentir, c'est l'Océan."

Il y avait dans le regard d'Anne-Marie cette expression indéfinissable qui ne se trouve que dans les yeux